

Ado. — « Dai-Dai submarine »

thème ne se creuse jamais aucun vide.

C'est une petite leçon d'esthétique que nous administre l'exposition d'Ado. Le visiteur y découvre que forme « primaire » ou géométrique n'égale pas obligatoirement « art pour l'art », forme non signifiante ou décoration. Les motifs d'Ado deviennent des symboles. Son lexique formel est très limité et il ne s'est enrichi cette année que d'un ou deux signes. Mais Ado sait en modifier la valeur selon la position, le contexte ou la répétition. La « clé » par exemple, demeure un élément crucial : elle lie et elle sépare, tantôt l'un, tantôt l'autre et parfois les deux à la fois.

Bref, le style d'Ado montre une grande stabilité, une lente progression et des possibilités de renouvellement et d'évolution illimitées. Il peut même s'amuser et se montrer à la fois figuratif et anecdotique ; témoin ce portrait de famille à base de symboles d'une étonnante simplicité intitulé « Les Tétards ».

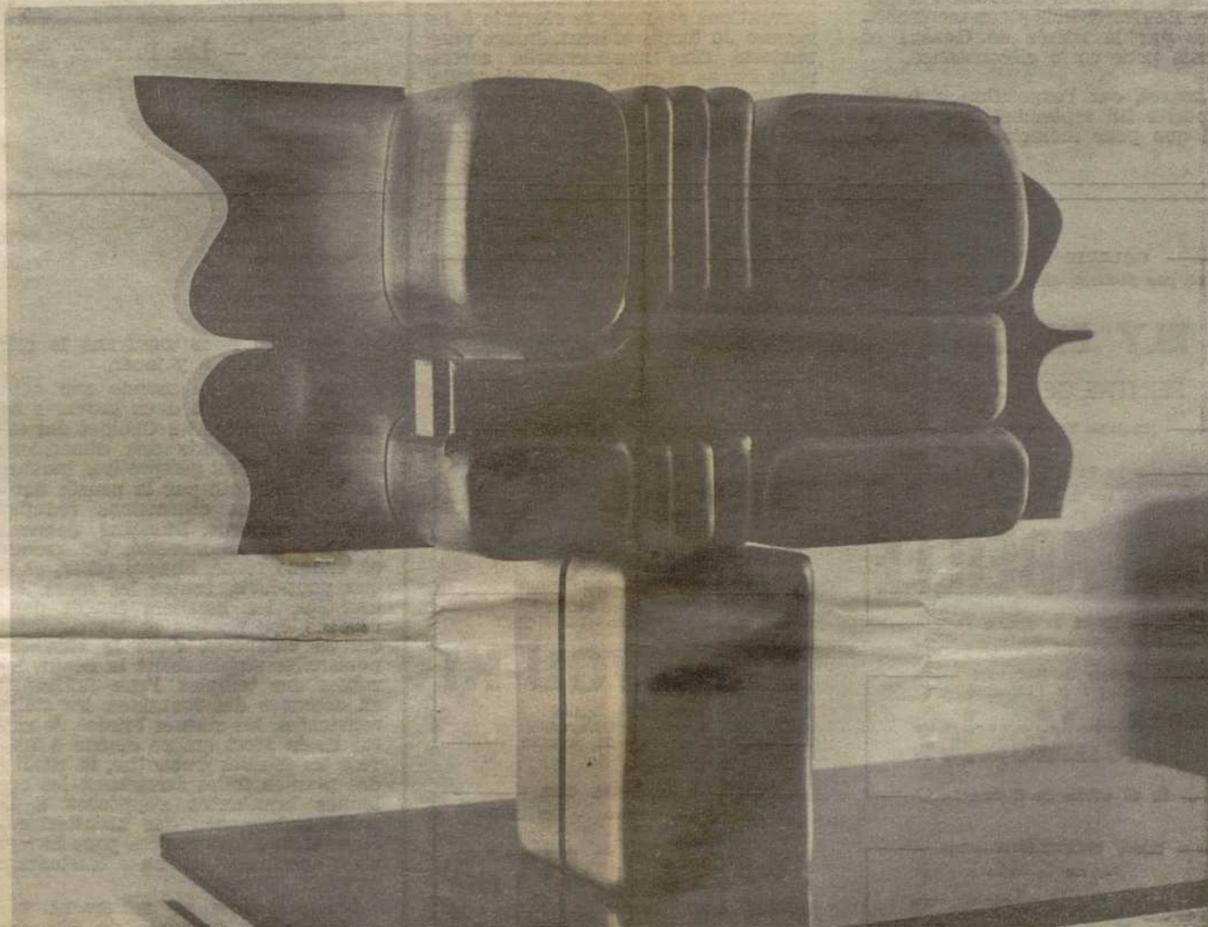
Bonjour, Monsieur Courbet

Si l'exposition d'Ado à la galerie Arnaud prend place parmi les manifestations annexes de la Biennale, c'est qu'il y participe doublement par un travail d'équipe, « Le Vivarium » et par une grande toile « Blow-up » au musée Galliéra. De toutes les manifestations annexes, celle de Mlynarek organisée par Raoul-Jean Moulin à Châtillon-des-Arts est une des plus significatives. Déjà Mlynarek a dressé, au musée Galliéra, une tour garnie d'objets insolites qui constitue sa « donation ». Dans la baraque construite dans le parc municipal de Châtillon, seules les pierres et la paille rappellent Courbet en évoquant deux des œuvres capitales : *Les Casseurs de pierre* et *Les Cribleuses de blé*. Sur un mur intérieur de papier blanc, le public est appelé à faire lui-même son hommage à Courbet. En laissant ainsi la place à la participation du public, Mlynarek rejoint « L'Atelier du spectateur ». Mais à la provocation gratuite, il substitue un stimulant typique qui oriente l'action du geste symbolique.

Les achats du C.N.A.C.

Il est, à Paris, une exposition d'une importance capitale dont nous n'avons pu encore rendre compte ici : elle est importante d'abord par la qualité des œuvres exposées. On y trouve réunis des tableaux de quelques-uns des plus grands maîtres de notre époque comme Balthus, Francis Bacon, Bazaine et Arpad Szenes et des œuvres qu'on n'ose plus appeler tableaux de quelques-uns des ténors de l'avant-garde, tels Martial Raysse, Armand, Miralda et même Niki de Saint Phalle. Entre eux, la génération intermédiaire est bien représentée avec, entre autres, Tapiès, Messagier, Soto.

Ce qui frappe, dans cet accrochage qui a un petit air prestigieux, ce sont deux qualités : d'un part l'éclectisme de la sélection qui va de l'informel au géométrisme en passant par toutes les tendances vivantes (mais seulement celles-là) et, d'autre part, la qualité de chacune des œuvres exposées qui montre le goût très sur



Guido Rossi. — Sculpture, aluminium anodisé

(au bon sens du mot) avec lequel elles ont été choisies.

Pour présenter cette collection, nous voulions donner d'abord la parole à l'un de ceux qui l'ont faite, en nous réservant ensuite d'en faire la critique. Mais j'apprends que cette présentation sera décrochée à la fin de la semaine pour laisser la place aux sculptures du grand Suisse qu'est Max Bill. Car il s'agit tout simplement de la collection de la France, je veux dire des achats de l'Etat, qui sont présentés ainsi, un peu trop discrètement, dans les salles du C.N.A.C., rue Berryer. Car c'est le Centre national d'art contemporain qui a désormais, nous l'avons signalé, la responsabilité de défendre et d'aider tous les artistes vivants. Et ses membres le font avec beaucoup d'enthousiasme et sans aucun esprit de « dirigisme culturel », je dois le reconnaître.

Si je me félicite de voir ainsi les fonctionnaires chargés des Beaux-Arts de l'actuel gouvernement (qui étaient les mêmes sous le gouvernement précédent) tenter de mettre fin aux rumeurs en mettant le fruit de leur activité — trop souvent qualifiée d'occulte — sous les yeux du public, je dois leur reprocher de le faire in-

complètement. Le catalogue est établi avec un grande rigueur scientifique, mais il manque un certain nombre de données qui ont leur importance : la date d'achat, le prix d'achat et le nom du vendeur, et surtout leur liste complète. Mais, dans ces circonstances, l'Etat se comporte comme un collectionneur particulier : il cherche à obtenir le meilleur au moindre prix, et il ne peut l'obtenir qu'en garantissant le secret.

On peut aussi reprocher aux responsables du C.N.A.C. de faire des achats un peu tardifs. Ils auraient obtenu un Bacon similaire, un Balthus de la même veine pour beaucoup moins cher il y a dix ans. Mais le C.N.A.C. n'existe que depuis deux ans, et il tente de combler des lacunes regrettables dans les collections nationales tout en allant de l'avant.

Ce sont donc les achats les plus discutables esthétiquement qui devraient être encouragés aujourd'hui, si nous voulons que l'Etat fasse, en notre nom, de bonnes affaires.

Enfin les artistes qui en sont absents protesteront contre cette injustice. Mais en appendice à cette présentation devraient être jointes les listes des œuvres achetées par l'Etat

depuis dix ans. Car si quelques-unes sont accrochées aux cimaises du musée d'Art moderne, la plupart sont stockées dans les caves.

C'est une exposition qui, on le voit, pose beaucoup de problèmes et des problèmes graves que l'on ne peut traiter en quelques lignes.

La semaine prochaine, M. Blaise Gauthier, du C.N.A.C. exposera les cas de conscience qui se posent à ses confrères et à lui-même et répondra à quelques-unes des réserves que je formule aujourd'hui. Ainsi s'ouvrira un dialogue que j'espère fructueux.

P.S. — La rétrospective Alberto Giacometti qui devait s'ouvrir la semaine prochaine à l'Orangerie est reportée à une date ultérieure.